

Eloge d'un fragment

Des vingt-cinq chants profanes qui composent les *Carmina Burana* de Carl Orff, s'il fallait n'en conserver qu'un, et que le choix m'en fût donné, ce serait sans hésiter le vingt et unième. Il est intitulé *In trutina*, et il dure moins de deux minutes sur les cinquante-six que prend l'exécution intégrale sous la baguette d'Eugen Jochum.

Depuis longtemps j'avais repéré ce fragment-là dans les *Carmina Burana* dont certaines parties ne sont pas loin du tapage et de la vocifération. Mais quand m'est venu l'enregistrement réalisé par Jochum avec le concours de Gundula Janowitz, ma passion est devenue irrépissable. C'est l'air qu'entre tous j'emporterais sur l'île déserte, me suis-je dit, car ces deux minutes d'intermittence grâce, je les tiens pour un petit diamant musical que je reprends, afin d'en admirer les mystérieux miroitements, chaque fois que je me trouve en désir d'absolu ou en manque d'excellence... *Ad jugum tamen suave transeo...*

Je reconnais avoir une passion presque aussi forte pour un autre fragment : l'*allegretto* du *Trio avec piano en mi* de Haydn. C'est que ce fragment-là m'a accompagné pendant de longs mois, quand j'écrivais un roman. Il me suffisait d'entendre, dès les premières mesures, le piano prendre l'initiative de la ligne d'écriture dans le doux tumulte des sentiments pour que je sois reconduit à mon texte. Je crois qu'il n'est rien que j'aie écouté aussi assidûment, chaque jour plusieurs fois, tout le temps qu'il me fallut pour achever le livre. Ainsi m'est venu le désir de rendre au fragment un peu de la considération qui lui est due. Et l'envie de citer, dans la multitude des exemples qui se pressaient après ceux que je viens de nommer, les *Sonates d'église* de Mozart qui d'évidence sont destinées à la chambre plus qu'au culte. Chacune, pour la jouissance qu'elle procure, peut être écoutée à satiété. Et c'est la litote qui fascine le plus, car toutes, elles ne comportent qu'un seul mouvement alors qu'elles ont la richesse des sonates de facture classique et quelque chose de la somptuosité symphonique si naturelle chez Mozart.

Je pense encore à Erik Satie, à ses trois *Sarabandes*, aux trois *Gymnopédies* inspirées par les fêtes données en l'honneur d'Apollon, à ses trois *Gnossiennes* et aux inoubliables *Morceaux en forme de poire* où passent les reflets ironiques de la vie si singulière de ce génial "tapeur à gages". Chacune de ces pièces a son autorité, son indépendance, son humour et elle montre ses propres ressorts en même temps qu'elle reflète l'ensemble dont elle est détachée. Et, dans ce désordre de la mémoire, pourquoi ne pas citer n'importe laquelle des *Dix pièces*

pour piano de Prokofiev, où souvent la mélodie confiée à la main gauche est transfigurée par les jeux de la droite ? Et comment ne pas à l'instant évoquer Schubert dans l'œuvre duquel la cueillette des fragments n'a pas de limites ! Que l'on prenne n'importe lequel de ses *Impromptus* et, dès les premières notes, l'espace qui s'ouvre est si vaste que, malgré la brièveté, vient le sentiment d'être emporté dans une sorte d'éternité... Et fort à plaindre serait alors celui qui, ne jurant que par les œuvres dites complètes, les intégrales et les enchaînements ininterrompus, ne connaîtrait pas l'illumination des instants musicaux, et ne découvrirait pas dans les œuvres le prix des irremplaçables fragments ! Celui-là n'aurait pas accès à la magie qu'un fragment peut susciter quand, réduit à sa seule compagnie, on n'a d'oreilles que pour lui.

Et pourtant *fragment* est un mot qui, dans le monde de la musique, a plutôt piètre réputation. Soit qu'on le considère comme une bribe d'un ensemble méconnu, oublié ou disparu, soit qu'on le prenne pour un échantillon, et la chose paraît alors relever de l'expérimental. Dans l'un et l'autre cas le fragment est suspect et tenu pour une disposition tout juste métonymique et démonstrative, une manière d'évoquer un ensemble irrévocable par un aperçu précaire. Et ainsi s'établit la pensée qu'il y a une forme de mutilation de l'œuvre dans l'usage du fragment.

En littérature, en revanche, les fragments ont toujours eu leurs lettres de noblesse. Non seulement ceux qui ont survécu au naufrage d'une œuvre, et ceux qui ont été agrégés pour tenter de quintessencier un ouvrage ou une pensée, mais aussi le fragment choisi pour la capacité qu'il a de représenter par ambassade l'ensemble dont il est prélevé, et de révéler, par la lumière singulière qu'il émet, une autre clarté que celle qui est diffusée par la structure dont il est détaché. Il arrive ainsi que la nouvelle d'un recueil ait plus de résonance que le recueil lui-même, et qu'un seul poème fasse tout le prix du livre de poésie dont il est partie. Alors pourquoi, semblablement, ne pourrait-on sans déshonneur ou transgression fragmenter la musique ? La rompre, elle aussi, comme le pain ? Si méfiant que l'on soit à l'endroit des compilations discographiques où sont rassemblés des fragments d'œuvres choisies pour leur vogue et leur popularité – et l'on fait bien car le domaine musical n'est pas à l'abri de la vague de populisme qui nous submerge de toutes parts –, on ne devrait pas plus dénier son autorité au fragment musical qu'au fragment littéraire. De toute manière, tout ce qui prétend au statut de totalité se retrouve toujours fragment d'une autre qui l'enchemise...

A ÉCOUTER :

- Carl Orff, *Carmina Burana – Cours d'amour : In trutina*, Gundula Janowitz, orchestre de l'opéra de Berlin, direction Eugen Jochum (DG 447 437, piste 21)
- Haydn, *Trio avec piano en mi, H.XV n° 28, allegretto*, Beaux Arts Trio (Philips, 420 790-2, piste 2)
- Mozart, *Sonates d'église*, Ensemble London Baroque (HMC 1137)
- Erik Satie, *Gymnopédies*, Aldo Ciccolini (FCX 561)
- Prokofiev, *Œuvres pour piano*, Gabriel Tacchino (PV 791022)
- Schubert, *Impromptus*, Murray Perahia (SK 37291)